

SUR L'ETHIQUE DE LA COMPREHENSION

« Voici donc une éthique sans fondement autre qu'elle-même, mais qui a besoin d'appuis à l'extérieur d'elle-même : Elle a besoin de se nourrir d'une foi, de s'appuyer sur une anthropologie et de connaître les conditions et les situations où elle se pratique....

C'est une éthique de la compréhension, ... une éthique qui nous demande de l'exigence pour nous même et de l'indulgence pour autrui, et non l'inverse. ...

L'éthique doit mobiliser l'intelligence pour affronter la complexité de la vie, du monde, de l'éthique elle-même¹ ».

C'est à dessein que je propose d'introduire cette réflexion par cette reconnaissance de « l'éthique de la compréhension » dans nos cultures que nous proposait Edgar Morin il y a dix ans (dans un beau chapitre de « Mes Démons » qu'il intitule « Auto-Éthique »). N'est-ce pas dans ces pages qu'apparut pour la première fois en français cette conjonction de l'éthique et de la compréhension, qui semble encore insolite tant elle est malaisée à classer dans les rubriques rassurantes de nos académies² ? Peut-on concevoir une éthique sans fondement autre qu'elle-même, qui ne puisse plus être imposée à chaque conscience humaine par des clercs seuls détenteurs de la sagesse – et des commandements – divins, ou par des savants seuls capables de connaître la philosophie - et le droit - naturel ? Assumer ce passage d'une 'hétéro – éthique' à une 'auto – éthique', cela ne demande t il pas à chacun un exigeant courage ? Le courage d'exercer son intelligence, de 'travailler à bien penser' ?

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. ... Toute notre dignité consiste donc en la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever et non de l'espace ou de la durée que nous ne saurions remplir.

Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale³. (Pascal, 'Pensées')

Edgar Morin aime nous rappeler cette conjonction de l'intelligence (*Travaillons donc à bien penser*) et de l'éthique (*le principe de la morale*) : « *La morale est un éclairage qui a besoin d'être éclairé par l'intelligence et l'intelligence est un éclairage qui a besoin d'être éclairé par la morale. L'éthique doit mobiliser l'intelligence pour affronter la complexité de la vie, du monde, de l'éthique elle-même.⁴ »* Mais il nous invite à l'entendre dans son mouvement, dans son action dialogique : « *Elle se pratique* », et ainsi nous pouvons l'entendre comme une éthique de la compréhension qui se reconnaît d'abord à sa capacité à 'travailler à comprendre l'autre' : « *Une éthique qui nous inscrirait dans une fraternité terrienne⁵ ».*

Tenter sans cesse de comprendre pour vivre « l'aventure extraordinaire dans laquelle le genre humain s'est engagé »

Ce courage de l'intelligence, cette volonté de lucidité ne sont-ils pas ceux que nous reconnaissons lorsque nous tentons de comprendre notre propre histoire, cette mystérieuse et intelligible aventure qui nous conduit ici et maintenant à réfléchir ensemble sur l'éthique de la

compréhension à l'ère planétaire ? Alors que l'évidence de tant de catastrophes vécues et annoncées, plus éclairées par les médias qu'éclairantes pour nos intelligences, nous incitent à une sage résignation, ne nous acharnons nous pas à 'transformer chacune de nos expériences en science avec conscience' : L'intelligence de l'action éclairant la conscience (l'éthique) et l'éthique éclairant l'intelligence de l'action (la compréhension).

Ainsi tentons-nous avec ténacité et sans espoir d'achèvement, d'entendre l'aventure humaine par l'aventure de la connaissance. Paul Valéry, qui fut, je crois, l'un des plus puissants épistémologues du XX^{ème} siècle, nous rappelait déjà en 1932, cette exigence éthique de l'ascèse épistémique (*'la netteté de l'intellect'*) qui donne sens à l'extraordinaire aventure de l'humanité tentant encore de civiliser la Planète- Terre-Patrie

« Il faut conserver dans nos esprits et dans nos cœurs la volonté de lucidité, la netteté de l'intellect, le sentiment de la grandeur et des risques, de l'aventure extraordinaire dans laquelle le genre humain, s'éloignant peut-être des conditions premières et naturelles de l'espèce, s'est engagé, allant je ne sais où !⁶ »

Nos questionnements éthiques sur le sens et la légitimité de chacun de nos actes, sur le sens de l'action humaine dans un monde que chacun voudrait plus et mieux civilisé, nous font ainsi reconnaître la spirale infinie de l'éthique complexe qui ne peut s'entendre dissociée de sa pratique active : comment s'éclaire – t elle et qu'éclaire t elle ?

Elle n'est pas séparable de l'expérience humaine qu'elle doit éclairer, l'incitant sans cesse à se transformer en science, et transformant cette science pour qu'elle s'attache à sa critique interne, veillant à douter d'abord de sa propre objectivité présumée et reconnaissant les processus téléologiques qui la forme : *'Volonté de lucidité'*, l'éthique s'exprime par notre conscience des limites épistémiques de la science qui l'éclaire et des enjeux pragmatiques qu'elle éclaire.

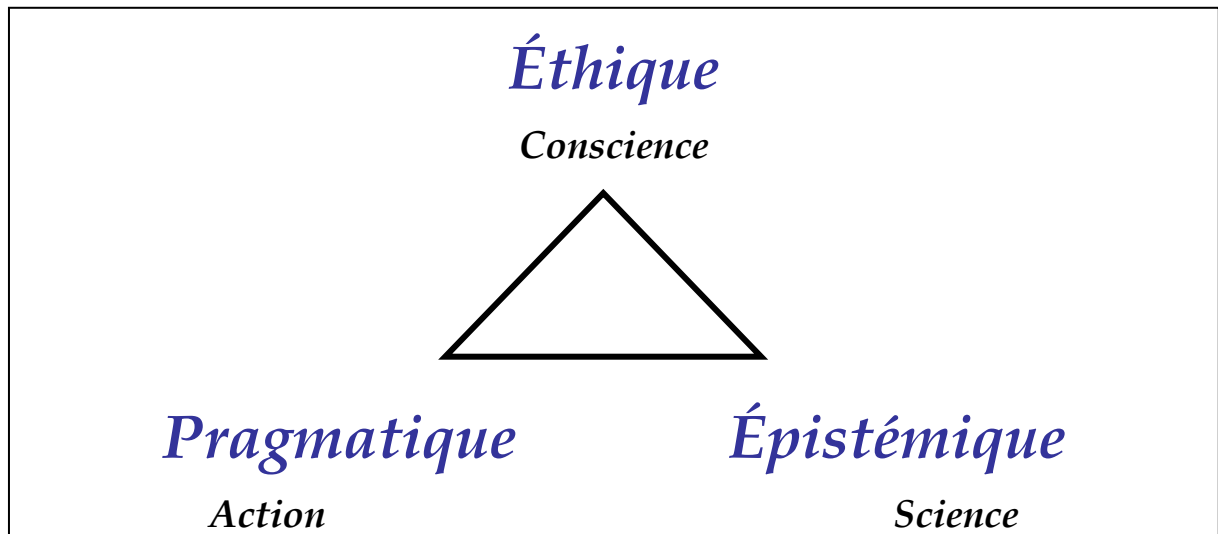
Il nous faut alors entendre, pas à pas, l'intelligible et évoluant complexité de cette boucle trinitaire, insécable, qui relie en permanence dans l'action, la réflexion et la méditation, - le Corps, l'Esprit, le Monde (*'C. E. M., les trois points cardinaux de la connaissance'* disait P. Valéry⁷) - du sujet *«vivant, sentant-mouvant-pensant⁸ »* :

« A la fois acte et substance, sensibilité et mobilité, si étroitement jointes, et forme aussi. Pour la nature vivante Forme, Substance, Action, passent sans arrêt l'une dans l'autre⁹ » ...

Tout se joint :

'Les trois brins d'une guirlande éternelle' : Pragmatique, Epistémique, Ethique.

L'expérience de l'action humaine (*'écologie de l'action'*) se transforme ingénieusement, artificieusement, en connaissances symbolisées, science qui, s'auto critiquant, s'organise téléologiquement en conscience morale, laquelle ré éclaire et potentiellement re transforme l'exercice de l'action et la perception de l'expérience.



Était-ce l'action qui était au commencement (Goethe) ? ou était-ce le Verbe (Système de symboles) ? La réponse n'importe peut-être pas ici puisque nous les entendons indissociablement conjointes ? La perception, la sensation, l'émotion, la mémorisation, ne sont-elles pas actions, s'exerçant irréversiblement au fil du temps ?

Cette boucle fondatrice de notre compréhension de notre relation au monde et à nous même, ne décrit-elle pas notre '*volonté de lucidité*', notre refus de la résignation au '*faire sans comprendre*', alors que nous savons que '*pour tenter de comprendre il faut faire*' et que '*pour faire en assumant la responsabilité de ses actes, il faut tenter de comprendre*' : . L'action intelligente exige la reconnaissance de ce tiers inclus dans la relation entre l'action et la réflexion, entre l'expérience et la connaissance, entre Pragmatiké et Epistémè : l'éthique, ce creuset téléologique sur lequel il nous faut sans cesse souffler consciemment pour que l'expérience qu'éclaire l'éthique puisse se transformer en '*nouvelle connaissance transformant les connaissances qui l'ont créée*'.

La responsabilité civique et épistémique des chercheurs, enseignants et formateurs que nous sommes tous aussi

Dés lors que nous faisons notre cette intelligence de la complexité de l'aventure humaine, nous ne pouvons plus la dissocier de nos responsabilités dans nos engagements civiques et professionnels au cœur de l'aventure de la connaissance. Un des nombreux effets pervers des scientismes et post scientismes qui ont imprégné les cultures humaines au XX^{ème} siècle fut de masquer et parfois d'atténuer cette conscience collective du '*Complexe Expérience Science Conscience*'.

Les chercheurs scientifiques (et leurs institutions) portent souvent une large part de responsabilité de cette sclérose, plus importante que celle des enseignants et formateurs ((avec ou sans ce '*statut*', ne sommes nous pas tous formateurs, à notre su ou à notre insu ?) , généralement plus en prise avec le '*vivant, sentant-mouvant-pensant* ». Est-il légitime d'entendre dire encore par des chercheurs scientifiques qu'ils n'ont pas à s'occuper de la légitimation épistémologique de leurs propres travaux, et que d'ailleurs, ils n'ont pas reçu de

culture épistémologique autre que celle, bien légère, attachée au baccalauréat dans leurs jeunes et lointaines années ?

Comment leur faire entendre que ce qu'ils tiennent pour « seul scientifiquement vrai » n'est pas « nécessairement bon » pour les sociétés humaines ? Comment leur faire entendre qu'ils doivent faire comprendre aux citoyens (dont l'esprit fonctionne comme le leur) pourquoi leur thèse est certainement la seule scientifiquement vraie ! Ayant compris ce qu'ils font, les citoyens ne seront-ils pas alors volontiers disposés à les entendre ? Et s'ils leurs disent leurs doutes et leurs hésitations, témoignant de leur « volonté de lucidité », ne seront-ils plus convaincants encore ?

Est-il admissible d'entendre aujourd'hui encore des scientifiques présumés responsables répondre lorsqu'on les interroge sur la portée éthique de leurs recherches répondre : 'L'éthique, ce n'est pas mon affaire, il y a des comités pour cela '.

Certaines institutions scientifiques commencent pourtant à prendre conscience de 'sclérose épistémologique'. En témoignait cet 'impératif' publié en 2002 par le Conseil d'administration du CNRS français :

L'impératif de renforcer systématiquement une pratique collective de l'auto réflexivité scientifique. Celle-ci ne se résume pas à la réflexion épistémologique que requiert, en tout état de cause, l'activité de recherche. Elle se fonde sur l'existence de lieux permanents d'échange et de débats qui puissent permettre aux chercheurs de spécialités diverses de mettre en commun leurs expériences et leurs interrogations sur la science qu'ils font. Cela implique de mettre en place et d'activer ad intra un dispositif transversal, qui offre aux chercheurs la possibilité de discuter à la fois des orientations, des pratiques et des modes de finalisation de la science. Il est important, dans cette perspective, de donner leur place au cœur des dispositifs de recherche à la philosophie, à l'histoire, à l'anthropologie et à la sociologie des sciences, qui sont en charge de produire les outils conceptuels de cette réflexion.

Mais il est sans doute souhaitable aussi de rappeler régulièrement les termes de cet appel à chacun, qu'il soit chercheur scientifique, enseignant ou formateur : Tant d'entre nous ne sont pas encore convaincus que '*l'activité de recherche requiert, en tout état de cause, une exigeante réflexion épistémologique*'.

Réflexion qui a pourtant « un très beau nom : cela s'appelle 'le courage de l'intelligence' » La République, et la sagesse humaine nous inciterons alors à préciser : '*le courage de l'intelligence fraternelle*', ce synonyme que nous nous proposons en commençant pour reconnaître *l'éthique de la compréhension*.

Modéliser, Délibérer : Déployer le superbe éventail de la raison humaine, en restaurant dans nos cultures « le *Disegno et l'Ingegno* »

En nous attachant à tresser les trois brins qui forment et transforment la connaissance humaine par laquelle s'exerce notre compréhension de nos mystérieuses relations au monde et à nous

même, nous prenons mieux conscience du paradoxe apparent de notre situation que nous rappelle Edgar Morin dans le Tome 1 de 'La Méthode' :

« L'observateur /descripteur/concepteur ne doit pas seulement pratiquer une méthode qui lui permette de passer d'un point de vue à l'autre. ... Il a aussi besoin d'une méthode pour accéder au méta-point de vue sur les divers points de vue, y compris son propre point de vue de sujet inscrit et enraciné dans une société¹⁰»

Le Manifeste du CNRS de 2002 que l'on évoquait précédemment, dans un paragraphe intitulé 'Défis et enjeux de la Complexité', reprenait cet argument en des termes que nous devons nous approprier :

S'attacher à la complexité, c'est introduire une certaine manière de traiter le réel et définir un rapport particulier à l'objet. ... C'est reconnaître que la modélisation se construit comme un point de vue pris sur le réel, à partir duquel un travail de mise en ordre, partiel et continuellement remaniable, peut être mis en œuvre. Dans cette perspective, l'exploration de la complexité se présente comme le projet de maintenir ouverte en permanence, dans le travail d'explication scientifique lui-même, la reconnaissance de la dimension de l'imprédictibilité.

'Reconnaître que la modélisation se construit comme un point de vue pris sur le réel', c'est manifester cette 'volonté de lucidité' qu'appelle l'éthique de la compréhension. Dès lors la modélisation des phénomènes que nous nous attachons à interpréter devient la part essentielle de toute activité de connaissance ('Modelling is now our key word' écrivait, il y a peu, Henri Atlan dans l'éditorial de la revue 'Complexus').

La recherche scientifique ne dispose pas de données de départ qui lui serait donnée sans ambiguïté (par qui ?) et qu'il lui importerait seulement d'analyser. En 'faisant comme si' ces présumées 'données' (pour la plupart chèrement acquises !) n'avaient pas à être reconsidérées à d'autres points de vue, ne manque-t-elle pas souvent de cette volonté de lucidité qu'elle devrait revendiquer ? Ne faut-il pas sans cesse nous rappeler les lignes de G Bachelard (dans 'Le Nouvel Esprit Scientifique', 1934, il y a 70 ans, et toujours aussi actuel !)

*« Rien n'est donné, tout est construit. ...
Au-dessus du sujet, au-delà de l'objet immédiat, la science moderne se fonde sur le projet. Dans la pensée scientifique, la méditation de l'objet par le sujet prend toujours la forme du projet »*

On prend conscience alors de la relative légèreté épistémologique de bien des exercices de modélisation qui se réduisent à une 'application', parfois jargonante, de modèles mathématiques ne faisant appel qu'au symbolisme des mathématiques ? Que dirait-on d'un peintre qui disposant d'une riche palette de couleurs, ne se servirait que d'un gris et d'un noir pour représenter un paysage de vignes et d'oliviers sur un coteau exposé au soleil couchant ?

Comment se fait-il que la recherche scientifique ignore si souvent les merveilleuses ressources du 'Disegno' que développèrent artistes, ingénieurs et scientifiques de la Renaissance italienne¹¹ ? 'Les Carnets de Léonard de Vinci' ne nous aideront-ils pas mieux aux pratiques de la modélisation de systèmes perçus complexes que 'le Discours sur l'esprit positif d'Auguste Comte' ?

Considération très pragmatique pourtant qui nous invite à développer une épistémologie de la modélisation inspirée par une éthique de la modélisation¹² que chacun saura développer en s'exerçant à quelques exemples. (Que l'on songe à une Directive 'Politique de l'Eau' qui ne prend en compte que les facteurs que l'on sait quantifier et traiter statistiquement, car 'on ne sait pas traiter les autres facteurs, plus qualitatifs, bien que l'on présume que certains sont très importants')

L'autre volet qu'il faudrait développer ici porterait sur la volonté de lucidité que nous pouvons manifester lorsque nous nous exerçons aux raisonnements sur les modèles que nous construisons. Le 'syllogisme parfait' semble désormais constituer, revêtu de la toge de la logique formelle, le mode de raisonnement seul capable d'assurer à la production et à la transmission des connaissances la dignité académique qu'elles requièrent.

Pourtant si l'on s'interroge sur la légitimation épistémique et la recevabilité éthique de ce mode restreint et desséché du bon usage de la raison humaine, on est rarement convaincu. La déduction syllogistique formelle (restreinte aux seules formes des notations mathématiques actuelles) ne s'applique qu'à des situations strictement formelles indifférentes aux multiples et évoluant significations que ces formes pourraient décrire. Elle bénéficie certes d'un avantage économique, lié aux capacités computationnelles relativement modestes et peu diversifiées qu'elle mobilise pour s'exercer.

Mais pourquoi faudrait-il se priver, alors que rien ne nous y contraint a priori, des merveilleuses ressources cognitives dont dispose la raison humaine ? G. Vico nous a depuis longtemps rappelé la puissance poétique de l'Ingenium (en Italien 'Ingegno', et sans équivalent en français autre que sa trace latine que nous lègue Cicéron), «*cette étrange faculté de l'esprit humain qui est de relier* ».

Faculté qui nous permet de 'chercher les tiers possibles' au lieu de s'acharner d'abord à les exclure, faculté qui nous permet d'identifier et de mettre en œuvre d'artificieuses heuristiques, que G. Polya restaura dans nos cultures scientifiques et que, de façon épistémologiquement bien argumentée, H Simon¹³ nous invita à mettre en œuvre sous la forme de systèmes de symboles de tous types que l'on puisse 'computer' de façon reproductible et intelligible ; Que ce soit en 'raisonnant' sur un schéma ou en traitant des chaînes de caractères, des idéogrammes, des icônes, des partitions musicales. '*Rationalité procédurale*¹⁴', attentive d'abord aux 'processus de raisonnement', que G Vico aurait appelé '*rationalité topico-critique*' pour bien souligner son caractère 'topique', son attention au contexte (topos) dans lequel elle s'exerce

« L'action de connaître est un art qui présuppose l'utilisation conjointe de la topique et de la critique » disait G Vico , prolongeant la réflexion de François Bacon, « homme d'une sagesse incomparable » : « Ce que l'on cherche, c'est par une seule et même opération de l'esprit, qu'on l'invente et qu'on le juge¹⁵ »

Pourquoi en effet ne pas déployer le merveilleux éventail de la rationalité, entre déduction et induction, abduction, retroduction, transduction, conduction,, les ressources sont légions. Ne pouvons-nous alors, par '*volonté de lucidité*', exprimer ces raisonnements, bénéficiant ainsi des critiques constructives que permet une délibération que nous n'osons même plus enseigner et que nous craignons de pratiquer. P. Ricoeur ne nous invitait-il pas, avec une grande sagesse, à développer dans nos cultures une '*éthique de la délibération*' ?

Puis-je laisser le lecteur poursuivre cette méditation sur l'éthique de la compréhension, en lui proposant une parabole familière qui associe l'abeille qui chercherait à bien appliquer sans

comprendre ce qu'elle fait et l'architecte qui s'efforcerait de concevoir et d'exprimer son projet en tentant de comprendre ce qu'il fait ? Que nous soyons scientifique ou politique, enseignant ou enseigné, ne nous espérons nous pas plus volontiers dans le rôle de l'architecte de la parabole que dans celui de l'abeille ?

«L'abeille confond par la structure de ses cellules de cire l'habileté de plus d'un architecte. Mais ce qui distingue dès l'abord le plus mauvais architecte de l'abeille la plus experte, c'est qu'il a construit la cellule dans sa tête avant de la construire dans la ruche¹⁶. » (K.Marx)

Ne nous dissimulons pas alors qu'il nous faudra trouver le courage de l'intelligence, une intelligence que nous pouvons vouloir fraternelle, pour nous exercer à une compréhension qui ne soit pas toujours simplificatrice ou réductrice, qui accepte, avec « *une obstinée rigueur* », une volonté de lucidité, son caractère toujours inachevé. .

Jean-Louis LE MOIGNE

¹ Edgar Morin, « *Mes démons* », Ed. Stock, 1994, p.136.

² C'est bien sûr la récente parution du *Tome VI de La Méthode* d'Edgar MORIN, « *Ethique* » (Ed ; du Seuil, novembre 2004) qui m'a incité à remonter à ce texte antérieur. Mais cette réflexion est irriguée aussi par tout cette '*Ethique*' et en particulier par le beau chapitre IV, intitulé précisément « *Ethique de la compréhension* ». (p. 121-139), dans lequel on lit en conclusion : « *Comprendre, ce n'est pas tout comprendre, c'est aussi reconnaître qu'il y a de l'incompréhensible.* » (p.139)

³ Pascal, « *Pensées* », 200-347 H3

⁴ Edgar Morin, « *Mes démons* », Ed. Stock, 1994, p. 136.

⁵ Edgar Morin, « *Mes démons* », Ed. Stock, 1994, p.126. .

⁶ Paul Valéry : Conclusion de '*La politique de l'esprit, notre souverain bien*', in OC Pléiade I p.1040. (1932,

⁷ P. Valéry, *Cahiers*, ed Pléiade, T 1, p.1142

⁸ P. Valéry, *Cahiers*, ed Pléiade, T 1, p.857

⁹ P.Valéry, *Cahier XXIX*, p. 875. (intitulé: '*Turning Point*', 1944) . Cité par Judith Robinson Valéry (2000) dans son article '*L'Homme et la Coquille, la forme en devenir*' dans "*Valéry, le partage de midi, 'Midi le juste'*" (*J Hainaut*, ed. Ed Honoré Champion, Paris, 1998), p. 207)

¹⁰ E. Morin, « *La Méthode, Tome 1* », ed du Seuil, 1977, p.179.

¹¹ Joselita Ciaravino : « *Un art paradoxal, la notion de Disegno en Italie (XV° - XVI° siècles)* », ed. L'Harmattan, Paris, 2004

¹² Voir par exemple : Frédérique Lerbet-Sereni (Ed.) , « *Expériences de la modélisation & modélisation de l'expérience* », Ed. L'Harmattan, collection Ingenium, 2004

¹³ Voir J L Le Moigne « *Sur un exceptionnel manifeste épistémologique : 'Symbol and Search'* » in *RIA*, vol.XVI, 2002, n°1-2. et <http://www.mcxapc.org/docs/ateliers/atelier10jlm0804.pdf>

¹⁴ Voir André Demailly : « *H Simon et les sciences de conception* », Ed. L'Harmattan, Collection Ingenium, 2004,. Voir en particulier p. 46+

¹⁵ Voir Davide Liglio : « *La science nouvelle ou l'extase de l'ordre. Connaissance, Rhétorique et Science dans l'œuvre de GB Vico* ». Ed. PUF, 2003. Voir en particulier ici pp. 36 – 40

¹⁶ *K.Marx*, « *Le Capital, livre 1* ». Ed. Pléiade Œuvres T.1 p.728.